

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Le réveil de la femme en Allemagne

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1909, tome 11, p. 52-55

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Le réveil de la femme en Allemagne

Un demi-siècle ne s'est pas écoulé depuis que la vieille Allemagne, agrandissant son influence européenne, réunit en un vaste empire les États divers qui formaient l'ancienne Confédération germanique ; à dater de cette époque, un souffle puissant, de l'Orient à l'Occident, du Septentrion au Midi, parcourt le jeune et brillant empire : une rare vigueur, une sève féconde circule dans ses veines, une ère nouvelle s'est ouverte pour lui ; en même temps que sa population, son commerce et son industrie subissent une poussée en avant que les statistiques impériales notent avec orgueil. Le même mouvement s'est fait sentir dans l'ordre intellectuel et il est flatteur de constater que l'Allemande n'a pas été étrangère à ce mouvement et que même elle s'est constitué une place de choix dans la société contemporaine.

Mais il faut admirer surtout les efforts de son cœur et de sa sensibilité : fonder des œuvres ayant pour but le perfectionnement de la jeune fille de la société aussi bien que l'éducation et le relèvement de la femme du peuple, assister l'ouvrière à toutes les époques de sa vie, venir en aide aux isolées, à toutes celles qui cherchent leur voie, telle est l'œuvre des féministes à laquelle concourent les plus nobles cœurs et toutes les bonnes volontés.

C'est surtout dans la création et l'organisation merveilleuse des écoles ménagères que s'est révélée la première et la plus précieuse qualité des femmes allemandes ; « eine tüchtige Hausfrau, » une bonne ménagère ; chez nous, ce mot résume tout, et c'est vers ce but que se sont tournés les efforts patients, mais couronnés de succès de nos modernes éducatrices.

Chacun connaît aujourd'hui le fonctionnement de ces institutions où les jeunes filles de toutes les situations apprennent avec ardeur, au moyen d'un enseignement méthodique, l'art très raffiné de la cuisine et celui non moins délicat de tenir sa maison. Une des premières à qui vint la pensée de ces associations philanthropiques répondant si parfaitement à une des exigences de la société moderne est M^{me} Lina Morgenstern, fondatrice « der Deutschen Hausfrauen Verein, » société des femmes allemandes : à ses cours de cuisine, fréquentés par un nombre toujours croissant d'élèves, elle a joint un laboratoire pour procéder à des expériences sur les aliments, et des cuisines populaires, où, pour 25 pfennig, on reçoit un repas composé de potage, d'un plat de viande et de légumes, et pour 10 ou 15 pfennig, une demi-livre environ de pommes de terre avec un morceau de poisson ou quelques petites saucisses. Ces prix, très modiques, couvrent une partie des frais supportés soit à l'aide de dons, soit par la société. Tous les ans, un examen culinaire et une exposition des mets préparés par les élèves sont présidés par M^{me} Morgenstern et ajoutent encore à l'intérêt et au succès d'une si belle entreprise.

Il y a environ quinze ans que s'est fondée à Berlin, sous le haut patronage de S. A. R. l'impératrice Frédéric, une vaste et magnifique association appelée « Union berlinoise pour l'éducation populaire » dont les écoles, « Pestalozzi-Fröbelhaus, » sont bien le plus curieux établissement de ce genre. Outre les cours de cuisine et d'enseignement ménager pour former des professeurs, des cuisinières qui se répandent ensuite dans toute l'Allemagne, il y a l'école des jeunes filles où se coudoient des élèves appartenant à tous les degrés de la société berlinoise et où elles apprennent, avec la cuisine, le blanchissage, le repassage,

la couture, l'économie domestique, toute la science d'une parfaite maîtresse de maison ; l'école des gardes-malades privées et populaires, l'école des bonnes d'enfants où s'apprend cette science délicate que parfois bien des mères ignorent, de soigner les bébés dès les premières heures de leur vie ; depuis quelques années on a joint à ces groupes une crèche et des jardins d'enfants.

Des maisons organisées sur les deux types que je viens de citer existent dans presque toutes les villes d'Allemagne ; mais ce n'est pas assez, de nouvelles œuvres naissent pour ainsi dire chaque année : des « homes » pour les artistes, les ouvrières, les domestiques où elles trouvent l'appui et le repos, des sociétés pour la protection de l'adolescence, pour l'hygiène de l'enfance ; les énumérer toutes serait impossible, la charité et la générosité ne s'arrêtent jamais dans leur marche en avant, puisqu'il y a toujours des misères à secourir, des douleurs à consoler. Près de ces femmes d'élite au cœur tendre et dévoué, d'inlassable activité, d'intelligence supérieure, profondément pénétrées de cette vérité que la vie est vaine si elle n'est pas consacrée tout entière à agrandir son âme, à élever celle des autres, marche l'innombrable légion de leurs sœurs qui peinent et qui souffrent, les ouvrières qui donnent à la Patrie le travail de leurs bras et la sueur de leurs fronts. De celles-ci il ne faut pas seulement améliorer et adoucir le sort, essuyer les larmes ; leur montrer un monde meilleur, embelli, d'idéal plus élevé, leur apprendre à se contenter de leur sort, à aimer leur travail qui est saint, à découvrir le bonheur caché dans l'humble labeur de chaque jour, est l'œuvre des femmes de ce siècle ; leur influence sociale doit s'exercer surtout par la plus haute, la plus sublime de toutes les vertus, la charité

chrétienne. Et toutes, femmes courbées sur un même travail, qu'il soit travail de l'esprit ou travail des mains, poursuivant le même but, se donnent la main pour parfaire ensemble l'œuvre de justice, de solidarité et d'amour à laquelle toute femme de notre époque a le devoir de ne pas rester étrangère.

La femme contemporaine.